

UN

Reykjavík. À ce simple mot, Nikki Heat sentait des frissons d'extase lui parcourir la colonne vertébrale.

Reykjavík. C'était comme un somptueux repas gastronomique, un bain moussant parfumé et un *shot* de la meilleure tequila, le tout réuni de telle sorte que le plaisir procuré par l'un était amplifié par les autres.

Reykjavík. À peine ce nom prononcé, elle entendait déjà résonner la musique. Murmuré, c'était... À vrai dire, il y avait plus de cris que de murmures dans les meilleurs moments de Reykjavík.

Oui, Reykjavík. Pour ceux qui l'ignorent – la terre entière, sauf un homme fabuleux –, c'est la capitale et le principal port de pêche de l'Islande, fameux petit caillou volcanique posé en solitaire dans l'Atlantique Nord, juste au sud du cercle polaire arctique.

Pour Nikki, c'était bien autre chose. Quelque chose de beaucoup moins solitaire, de beaucoup plus engageant.

Reykjavík était le nom que son beau ténébreux de mari, le reporter de renommée internationale Jameson Rook, donnait à l'endroit où il l'avait emmenée en lune de miel. Il avait choisi ce nom dans le même esprit que les premiers habitants de l'île, qui avaient baptisé leur verte patrie au climat tempéré *Snæland* – littéralement « pays de neige » – en vue de décourager les raids vikings.

Rook ne cherchait évidemment pas à mettre les Vikings en déroute. Il était plutôt inquiet du sort que lui réserveraient *Us Weekly* et la rubrique people du *New York Ledger*, car les sensibilités journalistiques de ces deux publications n'étaient souvent pas sans rappeler l'esprit pillard des guerriers en drakkar.

Pour être tout à fait franc, Reykjavík n'était pas exactement Reykjavík ; d'ailleurs, ce n'était pas non plus un endroit unique. Celui des jeunes mariés se situait en effet sur trois continents différents, dans de grandes et de petites villes, sous les tropiques et dans la toundra.

Dans l'ensemble, leur circuit parmi ces diverses destinations ressembla au *Tour du monde en quatre-vingts jours*, en un peu moins long. Jules Verne n'eut pas à se préoccuper, lui, de la politique pratiquée par les services de police de New York en matière de congés. D'un autre côté, il n'avait pas non plus accès, contrairement à Rook, au jet privé d'un ami fortuné.

Débarrassé des contingences habituelles liées aux vols commerciaux, Rook avait pu montrer à sa jeune épouse les plus beaux trésors qu'il avait découverts hors des sentiers battus lorsqu'il avait été correspondant à l'étranger : les plages secrètes, les restaurants fréquentés par les gens de l'endroit et les bijoux peu connus dont il n'est pas question dans les guides.

Ils avaient dégusté vins et fromages lors de paisibles pique-niques dans les Alpes, en riant de tout et de rien, sous le sourire du Jungfrauoch. Ils avaient bronzé nus sur la côte amalfitaine, car Rook connaissait des coins ignorés des paparazzis. Ils avaient médité dans une pagode tibétaine, atteint la paix intérieure que leur rendait inaccessible le rythme frénétique de leur vie quotidienne.

Et ils avaient fait l'amour. Oh ça, ils faisaient l'amour. Heat était étonnée de l'énergie et de la créativité de Rook, des inventions qu'il trouvait encore, après toutes ces années passées ensemble, pour lui faire atteindre de nouveaux sommets de félicité, toujours plus hauts, si élevés qu'après d'eux l'impo-

sant Himalaya passait pour un vague ensemble de collines. Elle-même avait découvert quelques nouveautés pour accroître également le plaisir de son partenaire. L'expression « Partons pour Reykjavík » – ou n'importe lequel de ses nombreux dérivés – avait pris une signification toute particulière.

Disons simplement que le vrai Reykjavík était connu pour son exceptionnelle activité tectonique... De même l'était leur propre version des lieux.

Heat pensait que le mariage n'apporterait pas de changement fondamental dans leur couple. Elle imaginait qu'ils organiseraient une grande fête, qu'ils feraient un joli voyage, puis que les choses continueraient plus ou moins comme avant.

Or, la policière, rarement trompée par son instinct, s'était cette fois fourvoyée concernant sa vie privée. Le mariage avait fait tomber les dernières barrières entre eux, laissant la place à une intimité comme elle n'en avait jamais connue. Avant leur mariage, Heat se disait amoureuse de Rook. Elle devait bien admettre qu'il ne s'agissait que d'un béguin prolongé en regard de ce qu'elle ressentait désormais.

Et si, de si bonne heure par un mardi matin d'octobre – plus d'un an après leur retour de Reykjavík –, elle soupirait en feuilletant au lit les photos de leur lune de miel, ce n'était pas parce qu'elle repensait au magnifique derrière de son mari. C'était parce que l'homme qui la rendait si heureuse n'était pas là pour une petite partie de jambes en l'air avant le départ au travail.

Rook était en mission depuis le dimanche. Le double lauréat du prix Pulitzer préparait pour *First Press* le portrait de Legs Kline, l'homme d'affaires milliardaire qui, contre toute attente, faisait campagne pour la présidence des États-Unis en tant que candidat indépendant. Kline avait profité du mécontentement général ambiant à l'égard des candidats des principaux partis pour prendre une réelle avance dans la course à la Maison-Blanche. En effet, la sénatrice démocrate Lindsay Gardner était une ancienne bibliothécaire dont il se disait qu'elle était trop gentille pour devenir présidente, tandis

que le choix des républicains, Caleb Brown, était un législateur radical perçu comme trop dur.

Qui Legs Kline est-il vraiment ? La question était désormais sur toutes les lèvres. Or, Jameson Rook était le seul journaliste en qui l'Amérique avait confiance pour obtenir une réponse claire.

À trois semaines de l'élection, l'heure tournait. Rook travaillait nuit et jour à ce portrait, au détriment de la vie affective de Heat. La veille, il avait appelé du Midwest, où il visitait un site de fracturation hydraulique géré par Kline Industries. Ensuite, il devait se rendre dans une fonderie sur les rives du lac Érié, puis sur un site d'exploitation forestière dans les Rocheuses... Ou s'agissait-il de gaz naturel liquéfié dans le Golfe ?

Elle n'arrivait plus à suivre. Rook était resté vague quant à la date de son retour. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il finissait son tour des installations de Kline Industries avant de rejoindre le candidat en campagne, dans l'espoir de décrocher une entrevue en tête-à-tête avec lui. Ce qui risquait de prendre un certain temps.

Juste au moment où Nikki allait laisser échapper un nouveau soupir nostalgique, son smartphone sonna. Elle saisit l'appareil toujours posé sur la table de nuit, la sonnerie réglée au maximum, afin d'être réveillée même au plus profond de son sommeil.

– Heat.

– Capitaine.

C'était Miguel Ochoa, le cochef de sa brigade.

– Il faut absolument que vous veniez au poste. On a quelque chose à vous faire voir.

– J'arrive, répondit Heat, déjà en route.

– Rook est-il avec vous ?

– Non.

– Où est-il ?

– Aucune idée. À Bismarck peut-être.

– C'est... dans le Montana, non ?

- Dakota du Nord, tête d’ampoule.
- Oh ! ça va...
- Elle allait raccrocher quand Ochoa reprit :
- Au fait, vous avez pris votre petit-déjeuner ?
- Non.
- Tant mieux. Vous pouvez aussi bien l’oublier.

Le poste de la vingtième circonscription des services de police new-yorkais ne payait pas de mine, à moins d’éprouver un plaisir visuel devant des tas de dossiers non traités, un mobilier de bureau en acier rongé et une moquette tachée par le temps.

Néanmoins, Nikki Heat adorait ce lieu. Elle aimait le bourdonnement qui l’animait dès la prise en charge d’une grosse affaire. Elle adorait le fait que nombre de ses occupants pourtant dotés d’assez de jugeote et d’allant pour s’employer à un travail beaucoup plus lucratif avaient fait le choix de servir et de protéger la population de New York. Même l’odeur de déodorant pour hommes et de café éventé mêlée de détermination lui plaisait.

Nikki Heat travaillait à la Vingtième depuis ses débuts ; elle y était arrivée tout droit de l’école de police, l’encre encore fraîche sur son diplôme.

Personne ne pensait qu’elle tiendrait plus d’un an ou deux, à l’époque. Contrairement à la plupart, elle ne faisait pas partie de ces gamins de la classe ouvrière qui avaient passé leur jeunesse à s’endurcir dans les rues. Tout en elle – de son manque d’accent des quartiers à sa mise impeccable – exprimait le raffinement. Or, le travail de police n’était pas de la plus grande délicatesse.

À vrai dire, la seule raison pour laquelle ses collègues lui accordaient un peu d’attention, au début, était qu’il était rare de voir une tenue fatiguée de flic arborée par une belle brune qui n’aurait pas dépareillé dans un défilé de mode.

Ils avaient cependant vite appris à ne pas sous-estimer Nikki Heat. Son éblouissante réussite à l’examen de sergent

n'avait été que le début. La policière était brillante, appliquée et dévouée, combinaison qui lui avait valu de se distinguer parmi les plus jeunes enquêteurs du NYPD. Très vite, elle était passée lieutenant et s'était retrouvée à la tête de sa brigade.

Sa dernière promotion – qu'elle avait en fait repoussée pendant un certain temps tant la paperasserie la répugnait – l'avait portée au rang de capitaine. D'ailleurs, l'expérience qu'elle avait eue de ladite paperasserie au cours de l'année écoulée lui donnait l'espoir de ne pas gravir plus d'échelons.

En fin de compte, c'était le travail de police et non la bureaucratie qui lui plaisait. Au fur et à mesure que ses responsabilités, qui lui donnaient parfois le sentiment de se laisser déborder, s'étaient accrues, la seule raison pour laquelle elle continuait d'apprécier son job était d'avoir pu garder les deux pieds dans les enquêtes du poste.

Ce qui expliquait la hâte avec laquelle elle déboula dans la salle de la brigade, où elle trouva ses inspecteurs déjà rassemblés autour d'un écran d'ordinateur.

Sean Raley, l'autre cochef de la brigade, était installé devant le clavier. Ochoa se tenait juste derrière lui. Étaient également présents les inspecteurs Daniel Rhymer et Randall Feller, qui avaient aidé Heat à résoudre certaines de ses plus grosses affaires, ainsi que l'inspecteur Inez Aguinaldo, toujours considérée comme la bleue, alors qu'elle avait des années de vol et quelques enquêtes de conséquence à son actif.

– Que se passe-t-il, les Gars ? demanda Heat en usant du surnom collectif donné à Raley et Ochoa.

– Une sacrée merde ! rétorqua Ochoa.

Il se tourna vers Raley.

– À toi l'honneur, mon pote. Je ne suis pas sûr d'avoir l'estomac pour le lui raconter.

– Cette vidéo a été envoyée par e-mail à l'adresse principale du poste, tôt ce matin, indiqua Raley. Via une adresse IP introuvable. Après une demi-heure passée à essayer de remonter la piste, je peux déjà dire que je n'aboutirai à rien.

On a affaire à quelqu'un de très doué, qui a dû faire ses classes auprès de pédophiles.

– A-t-on un nom pour le compte ? s'enquit Heat.

– Oui, répondit Raley. Il est indiqué : *EI aux États-Unis*.

Il fallut un instant à Heat pour digérer l'information. Elle avait participé à nombre de réunions où les experts de la lutte antiterroriste du NYPD avaient alerté tous les services sur la menace de l'État islamique et d'éventuels forcenés se réclamant de ses rangs. Elle avait également assisté à des réunions avec des membres du clergé, des enseignants et des chefs d'entreprise musulmans, qui n'avaient de cesse de rappeler aux huiles de la maison que Daech offrait une vision bornée de l'islam, un aspect totalement perverti de cette religion pratiquée en toute quiétude par un milliard et demi de personnes à travers le monde.

– Très bien, laissez-moi voir, dit Heat.

– Je vous préviens, c'est assez cru, avertit Raley.

Heat, qui avait résolu des affaires dans lesquelles les victimes avaient été retrouvées dans les pires conditions, à des températures aussi diverses que congelées dans une valise ou consommées dans un four à pizza, fusilla son enquêteur du regard.

– Très bien, mais je vous aurai prévenue, rétorqua-t-il, puis il leva un instant les mains avant de reposer le doigt sur le bouton de sa souris pour cliquer. C'est parti.

La vidéo avait du grain, elle étonnait par sa mauvaise qualité à une époque où la plupart des gens disposent de huit mégapixels sur leur téléphone dans leur poche. On y voyait deux hommes debout dans une vaste salle, dont les seules structures étaient des piliers dressés sur un sol couvert de tapis de prière.

Les hommes avaient le visage masqué et les yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil. Le moindre carré de leur peau était couvert. Ils portaient de longues tuniques sable, un turban sur la tête et des gants. À leurs pieds était agenouillée une femme – une jeune femme mince et bien faite, vêtue d'un jean et d'un sweat-shirt à fermeture éclair. Elle avait la

tête recouverte d'un sac en toile de jute marqué d'une longue bande noire sur le côté. Quelques mèches de cheveux blonds s'en échappaient. Ses mains liées derrière son dos devaient être rattachées à ses chevilles. Une autre corde lui était passée autour de la poitrine. Elle semblait privée de tout mouvement.

Les hommes avaient l'air de regarder quelqu'un à gauche de la caméra, dans l'attente d'un hochement de tête ou d'un signal quelconque pour que l'un des deux prenne la parole.

– Nous nous adressons à vous au nom d'Allah, la Vérité absolue, l'Audient, le Clairvoyant, le Protecteur, lui que le prophète Mahomet, paix et salut sur lui, a déclaré être le seul Dieu, déclama l'homme à gauche. Nous prêtons allégeance à l'État islamique et au califat fondé par le grand visionnaire Abou Bakr al-Baghdadi. Et nous jurons fidélité à Allah. Que tous nos actes lui plaisent et le servent.

– *Allahou akbar !* enchaîna l'homme à droite, qui tenait quelque chose dans son dos.

Les voix déformées des hommes produisaient un son brouillé et mécanique, comme si on avait jeté Dark Vador au fond d'un puits.

– Les diaboliques États-Unis d'Amérique et leur diabolique armée attaquent nos terres et nos peuples depuis des années, dans le cadre d'une croisade moderne contre notre religion bénie et contre tous ceux qui louent Allah le Tout-Puissant, reprit celui de gauche. Nous subissons le sale joug impérialiste des Yankees depuis trop longtemps. Vous violez nos terres dans votre soif intarissable de pétrole. Mais aujourd'hui, nous le crions : « C'est terminé ! »

– *Allahou akbar !* lança celui de droite.

– Nous poursuivons maintenant l'œuvre du grand Oussama ben Laden, qui nous a ouvert la voie pour porter le combat chez l'ennemi, reprit l'homme à gauche. Nous avons rejoint le djihad qu'il a proclamé, mais que son martyr, aux mains de ce salaud d'ennemi, l'a empêché d'achever. Nous voici donc de retour sur les lieux de son plus grand triomphe, ici, dans le cœur de l'Amérique entaché par le péché.

– *Allahou akbar !* répéta celui de droite.

– Il n’y a pas de plus grand symbole de votre ignorance que les mensonges de vos médias manipulés, qui n’existent que pour répandre la fausse propagande de votre gouvernement sioniste, déclara l’homme à gauche. Et il n’y a pas de plus grand péché que la manière dont votre peuple permet aux femmes d’exposer honteusement leur corps et d’exhiber ce que seuls leurs maris devraient voir. Aussi avons-nous choisi d’exécuter cette journaliste infidèle d’un coup unique et puissant.

Il s’empara de la corde ceinte autour de la poitrine de sa prisonnière, au cas où la moindre idée serait venue à cette dernière de tenter de lui échapper d’une roulade à la toute dernière seconde.

– *Allahou akbar !* martela l’homme à droite avant de brandir la machette qu’il cachait derrière son dos.

Il leva l’arme bien haut, marqua une pause, puis l’abassa brutalement sur le cou de la jeune femme.

Heat prit une brusque inspiration lorsque la lame s’enfonça avec un bruit spongieux dans la chair. Le coup avait été violent ; néanmoins, il avait manqué de force, car le cou humain comporte une formidable épaisseur de muscles, d’os et de tendons. Sa conception a subi des millions d’années d’évolution pour qu’il reste fermement relié au reste du corps ; aussi n’en est-il pas si facilement séparé.

Le « coup unique et puissant » se transforma en une série de coups désespérés, suivis, pour finir, de maladroits mouvements de scie. La victime se serait sûrement effondrée si l’homme masqué ne l’avait pas retenue par-derrière. Et elle aurait sûrement hurlé si ses cordes vocales n’avaient pas déjà été tranchées.

Cependant, l’homme de droite poursuivit son œuvre dans un silence inquiétant, comme s’il cherchait à couper une branche particulièrement récalcitrante à l’aide d’une scie à élaguer, jusqu’à ce que la tête tombe sur le côté. Avec horreur,

Heat la vit atterrir avec un bruit mat sur le tapis, puis rouler hors champ.

En cet instant, la policière songea qu'elle n'avait jamais assisté à une scène plus épouvantable. Puis l'homme de gauche reprit :

– Ce n'est que le début, annonça-t-il. Nous prendrons bientôt un autre de vos journalistes. Ce sera l'un de vos reporters préférés, un homme qui représente le pire de votre décadence impérialiste. Qu'il plaise à Allah : notre prochaine victime sera Jameson Rook.